

REVIEWS

DELSOL, Chantal (2021), *La fin de la Chrétienté. L'inversion normative et le nouvel âge*. Paris : Les Éditions du Cerf, 176 p.

« Une civilisation ne se sauve pas. Elle est une chose vivante qui l'heure venue parvient à son terme » (28). C'est le constat que Chantal Delsol, philosophe, membre de l'Académie des sciences morales et politiques et professeure à l'Université Paris-Est-Marne-la-Vallée, applique à la civilisation chrétienne dont elle nous raconte l'agonie dans un petit livre passionnant, *La fin de la Chrétienté. L'inversion normative et le nouvel âge*, écrit pendant le confinement et publié aux Éditions du Cerf en 2021. L'auteure ne prône pas, il ne faut pas s'y tromper, la fin du christianisme, qui, comme toute religion, reste immortelle, mais de la Chrétienté, cette civilisation bâtie sur le christianisme qui, comme toute civilisation, est une « chose éphémère, soumise aux temps et aux modes, et éminemment fragile – mortelle » (28). En l'espace de deux cents pages à peine, Chantal Delsol démontre méticuleusement l'effondrement de la civilisation chrétienne qui a dominé le cours de l'histoire humaine pendant seize siècles, depuis le IV^e siècle jusque récemment. Comment cette civilisation, qui se croyait, et pour certains se croit encore, inébranlable, a-t-elle pu s'écrouler aussi rapidement ? Que reste-t-il d'elle et par quoi se voit-elle remplacée dans l'ère post-chrétienne que nous vivons actuellement ? Et le christianisme, dans tout cela, peut-il retrouver sur les débris de la chrétienté un élan ravivant qui pourrait signifier un renouveau ?

Dans le premier chapitre, qui a pour titre « L'agonie ou comment c'est arrivé », l'auteure montre à travers un tour d'horizon « comment la pensée chrétienne a peu à peu renoncé à la Chrétienté » (16). Elle pointe les jalons majeurs du processus de dépérissement de la Chrétienté entamé au XVIII^e siècle avec l'esprit rationaliste des Lumières, la déchristianisation révolutionnaire et surtout la venue de la modernité au XIX^e siècle, à laquelle l'Église catholique s'opposait radicalement sans pour autant pouvoir sensiblement freiner l'évolution inéluctable. Les différentes tentatives de restauration de la société chrétienne, comme le maurrassisme ou diverses formes de fascismes, échouèrent et ne firent que compromettre la Chrétienté davantage. Cette lutte qui durait depuis deux siècles s'accélère à partir de la seconde moitié du XX^e siècle et aboutit à la débâcle des années 1960, avec son Mai 68 qui eut pour conséquence que l'Église perdit de plus en plus de son influence sur les âmes et

sur les mœurs et se vit finalement obligée de délaïsser son rôle de gardienne de la morale au détriment de l'État séculaire. C'est un profond changement de paradigme qui s'opère sous nos yeux : « Nous sommes à la fois les sujets et les acteurs d'une inversion normative ; et d'une inversion ontologique. C'est dire que nos préceptes moraux aussi bien que nos visions du monde – avec notre place au sein de ce monde – sont en train de se renverser » (36).

Les deux chapitres suivants, « L'inversion normative » et « L'inversion ontologique », expliquent la montée et la chute de la Chrétienté à la lumière de ces deux concepts fondamentaux. L'inversion normative, qui se produit depuis les années 1960, signifie le renversement des normes, des valeurs, des mœurs dans la société occidentale. Les sujets controversés cessent d'être tabouïsés, les pratiques défendues par l'Église comme le divorce, l'homosexualité, l'IVG, l'euthanasie etc. deviennent tôt ou tard légalisées au nom de la plus grande liberté individuelle. La morale actuelle, dénommée par l'auteure « humanitarisme », est entièrement tournée vers le bien-être de l'individu et l'accomplissement immédiat de ses désirs. Le phénomène n'est d'ailleurs pas nouveau car l'inversion normative s'est produite en sens inverse au IV^e siècle dans l'Empire romain, ce qui permit l'autonomisation de la religion chrétienne en l'instaurant alors en religion officielle. Le divorce, le suicide, l'avortement, l'homosexualité, la pédérastie, toutes ces choses courantes dans la Rome païenne, deviennent sous l'influence de la morale chrétienne inadmissibles. On assiste donc actuellement à la ré-inversion de l'inversion normative première.

Or, l'inversion normative ne serait pas possible si elle n'était pas sous-tendue par un courant plus profond de croyances et de convictions fermes, par une adhésion en somme à une vision nouvelle du monde et de l'homme – l'inversion ontologique. On observe le paradoxe suivant : le christianisme, considéré d'habitude comme traditionaliste, conservateur, ennemi de toute modernité, s'est instauré à son origine comme un courant nouveau, porteur de modernité, diffusé par les élites et balayant le paganisme essoufflé des campagnes puisque ce dernier n'avait pas la force de résister à l'enthousiasme vif des prosélytes chrétiens. Aujourd'hui c'est la Chrétienté qui s'écroule de la même manière sous les secousses du néopaganisme qui s'est emparé de l'espace vidé par le christianisme, lui-même très souvent vidé de sa substance, se réduisant à une religion de rites dénués de sens.

Avec la fin de la Chrétienté, comme le souligne Chantal Delsol, l'homme ne cesse pas d'être un être religieux. Le fait de se savoir mortel ne lui permet pas de s'enfermer dans l'hédonisme pur et simple ; toujours il tentera de donner un sens à sa vie, toujours il questionnera sa mort, contre laquelle il ne cessera pas de se révolter. Le *vacuum* laissé par le christianisme est donc tout naturellement rempli par de nouvelles croyances qui toutes, qu'on les appelle panthéisme, cosmothéisme ou ésotérisme, ont un dénominateur commun dans le retour du paganisme, d'où on écarte soigneusement toute métaphysique, toute révélation, ou simplement ce que l'on désignait comme l'au-delà : « La signification de la vie doit donc se trouver dans cette vie elle-même, et non au-dessus d'elle, où il n'y a rien. Le sacré se trouve ici : dans les paysages, dans la vie de la terre et chez les humains eux-mêmes. Au tournant du

XXe et du XXIe siècle, nous avons changé de paradigme en faisant un nouveau choix de compréhension du monde. Il s'est produit une inversion ontologique » (99-100).

Les défenseurs de la Chrétienté au XXe siècle se trompaient quand il craignaient la substitution du christianisme par le marxisme ou le nihilisme. C'est le virement agnostique, affaiblissant notamment le concept de la vérité en lui enlevant son caractère révélé et absolu – la vérité n'est dorénavant que relative, soumise aux délibérations des comités d'éthique –, qui favorise le retour du cosmothéisme. L'idée de vérité demeure pour l'homme contemporain hors de sa portée, elle reste insaisissable, il s'en méfie à tel point qu'il se résigne à sa propre connaissance. D'où la nécessité, selon Chantal Delsol, de modifier le statut de la vérité pour la rapprocher de la conception de Paul Ricœur, pour qui la vérité était de l'ordre de la promesse, « une espérance eschatologique » : « [...] la vérité doit cesser d'être proposition ou dogme pour devenir un halo de lumière, un espoir qui tremble, une chose insaisissable qu'on attend avec des rêves de mendiant. Le contraire de ce qu'en ont fait d'abord la religion chrétienne instituée et conquérante, puis, dans son sillage, les idéologies du XXe siècle » (121). D'où aussi l'attractivité de la spiritualité asiatique qui, synchrétique et dénuée de l'exigence de la vérité, devient une religion prisée de l'homme moderne qui en grappille ce qui sied à son épanouissement personnel : « on ne sait pas ce qui est vrai et on ne peut pas le savoir, mais au moins peut-on connaître le bien et le pratiquer » (135).

On suit avec admiration le développement de la philosophe qui, de manière brillante et convaincante, décrit les revirements des croyances de l'humanité, ce processus historique passant d'abord de la suprématie de Dieu à travers le règne de l'homme à la sacralisation de la nature. L'homme, qui a jadis détrôné Dieu, s'ôte aujourd'hui volontairement toute supériorité sur le vivant en récusant le précepte biblique de la Genèse enjoignant l'homme à dominer la terre, en faveur de cette dernière. C'est la religion de l'écologie, avec sa liturgie, ses rites, ses prophètes et ses anathèmes, que l'auteure soumet à une fine réflexion critique, sans pour autant bien évidemment réfuter l'écologie en tant que science et attitude propre à tout homme et tout chrétien responsable.

Dans l'avant-dernier chapitre, intitulé « Vers les sages et la morale d'État », l'auteure montre comment les institutions d'État ont repris et réutilisé les fondements chrétiens pour en faire une morale séculaire. Tandis que Péguy s'insurgeait contre une telle pratique en taxant la modernité de parasitisme, Chantal Delsol la prend comme naturelle et préfère parler de palimpseste car chaque civilisation (ou religion) nouvelle ne commence pas *ex nihilo* mais écrit sur la précédente comme sur un palimpseste et hérite des générations passées pour faire de cet héritage son propre usage. Les sociétés contemporaines reprennent donc les valeurs chrétiennes comme jadis les chrétiens rebaptisèrent les temples païens pour les réintégrer dans leur culte.

Avec l'éclipsement de la Chrétienté, la morale n'a pas disparu, mais elle a été mise sous la tutelle de l'État. Elle triomphe sous la forme laïcisée de l'humanitarisme, qui se fonde sur les droits de l'homme et sur les principes inattaquables de solidarité et

d'égalité. Cette morale néo-évangélique vit sur un patrimoine chrétien tout en cachant soigneusement son origine ; c'est l'État et ses élites qui en assurent le respect et punissent les infractions qui y sont faites, ce qui est, selon l'auteure, un symptôme typique du paganisme.

Dans le dernier chapitre, « Christianisme sans chrétienté », Chantal Delsol se pose la question : que devient l'Église sans Chrétienté ? L'Église, sensiblement affaiblie par les affaires de pédophilie du clergé, pataugeant dans la maladie de l'époque qu'est la mauvaise conscience, ayant honte de son passé conquérant, criant haut le *Mea Culpa*, risque-t-elle de perdre son identité profonde et même de disparaître ? L'auteure met en garde contre cette position exagérée qui aurait été prise par l'Église et qui pourrait mener jusqu'à son anéantissement, car « dialoguer n'est pas se dissoudre dans les thèses de l'adversaire, et on n'a pas besoin de cesser d'exister pour être tolérant » (152). Au lieu de s'effacer complètement, les chrétiens « témoins d'une croyance devenue marginale » (155) devront apprendre comment vivre auprès de leur frères juifs qui, depuis bien des siècles déjà, sont habités à l'existence minoritaire dans la société. La philosophe sympathise avec la vision du pape François de l'Église comme « un hôpital de campagne », dépouillée de tout pouvoir clérical, qui déploie sa mission dans les périphéries auprès des plus démunis.

Loin de se vouloir défaitiste, Chantal Delsol réfute l'idée de la chute apocalyptique de toute civilisation avec la fin de la Chrétienté et va jusqu'à se demander si l'abandon des ambitions conquérantes de l'Église ne serait finalement pas un gain pour celle-ci. Est-ce vraiment la Chrétienté qui nous quitte ou au contraire est-ce nous qui l'abandonnons pour vivre une forme plus authentique du christianisme ? Les chrétiens sont et seront probablement toujours là, des témoins discrets développant les vertus nécessaires pour leur survie comme la persévérance, la tolérance, la patience et l'équanimité des stoïques modernes. La sainteté et l'héroïsme d'aujourd'hui puiseront de plus en plus dans l'exemple des humbles, tels Charles de Foucauld ou les moines de Tibhirine, qui vivaient déjà dans un milieu non-chrétien, et qui par leur vie et leur mort ont fait preuve de compassion, d'attention, d'amour pour l'autre. André Malraux aurait prédit que le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas. Plus de cinquante ans après, la philosophe Chantal Delsol semble lui donner raison en montrant que les chrétiens, après des siècles de domination, ne représenteront plus qu'un maigre troupeau dans le monde. Mais n'était-ce pas leur mission dès le début d'être le sel de la terre ?

Post-scriptum

À la lecture du présent livre, nous avons à plusieurs reprises pensé à l'essai *L'instinct de conservation* de Nathanaël Dupré La Tour (1977-2013), dont les idées coïncident étonnamment avec celles de Chantal Delsol (tous deux sont fortement pro-européens, défenseurs des institutions, admirateurs du philosophe tchèque Jan Patočka, etc.). L'occasion de relire le jeune philosophe lyonnais tragiquement décédé en 2013.

Jan Zatloukal
(Université Palacký d'Olomouc)